L'accélération propagandistique de 1917 et la *Freie Zeitung*

Landry Charrier

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/allemande/559>

DOI : 10.4000/allemande.559

ISSN : 2605-7913

Éditeur

Société d'études allemandes

Édition imprimée

Date de publication : 29 décembre 2017

Pagination : 257-270

ISSN : 0035-0974

Référence électronique

Landry Charrier, « L'accélération propagandistique de 1917 et la *Freie Zeitung* », *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande* [En ligne], 49-2 | 2017, mis en ligne le 29 décembre 2018, consulté le 22 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/allemande/559> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/allemande.559>

L'accélération propagandistique de 1917 et la *Freie Zeitung*

■ Landry Charrier*

1917 est une année charnière dans l'histoire de l'opposition au *Reich* wilhelminien. Alors que celle-ci s'était jusqu'alors essentiellement structurée autour des actions lancées par les milieux pacifistes, elle s'exprima également, à partir de ce moment, à travers des initiatives en tout point révélatrices de la radicalisation du champ intellectuel européen. Publiée depuis la Suisse par une phalange de dissidents arrivés en ordre dispersé⁽¹⁾, la *Freie Zeitung* (avril 1917-mars 1920) en est un exemple parmi les plus intéressants. Riche de nombreuses péripéties, son histoire est intimement liée à celle de la propagande de l'Entente et des efforts que celle-ci déploya alors avec une intensité redoublée pour emporter l'adhésion des neutres et déstabiliser les puissances centrales. La présente contribution se proposera d'analyser les principaux ressorts de cette coopération dans une perspective jouant sur les échelles spatiales ainsi que sur les variables situationnelles. Le soutien que l'Entente apporta à la *Freie Zeitung* ayant pris fin avec l'armistice, l'étude s'en tiendra principalement aux années 1917-1918.

1. Une revue née de la convergence des besoins

L'hiver 1916-1917 fut marqué par une inflexion très sensible du moral des populations engagées dans le conflit. Même si la carte de guerre était à ce moment favorable aux puissances centrales, les populations allemandes n'échappèrent pas à ce phénomène exacerbé par la montée des prix, les problèmes de ravitaillement et les difficultés

* Maître de conférences HDR en études germaniques (Université Clermont Auvergne, EA 1001, Centre d'Histoire «Espaces et cultures» [CHEC]). À partir du 1^{er} septembre 2017, attaché de coopération universitaire auprès de l'Institut français de Bonn.

1 Le terme «dissident» nous est apparu comme le plus approprié pour rendre compte de la diversité des acteurs au centre de notre attention, des hommes et des femmes qui avaient ceci en commun qu'ils partageaient la même haine du prussianisme et des Hohenzollern. Nous l'employons, de façon plus générale, dans le sens que lui a donné Christophe Prochasson, à savoir un ou une intellectuel(le) refusant de souscrire au consensus national («Le troisième front: savants et écrivains européens en guerre», in: 14-18. *Retours d'expérience*, Paris, Tallandier, 2008, p. 279-305, ici p. 287-290).

d'approvisionnement en charbon. Il s'ensuivit une forte agitation sociale. Soutenu par l'USPD, parti créé au début du mois d'avril 1917 à partir d'un nucléon de spartakistes et de révisionnistes favorables à une paix sans annexion, ce mouvement gagna rapidement en importance. Il atteignit un premier apogée en mai 1917 avec la grande grève de Berlin (200 000 ouvriers), puis un second fin janvier-début février 1918, moment de bascule qui mobilisa entre 200 000 et 500 000 ouvriers métallurgistes⁽²⁾. La montée du mécontentement sur le front intérieur alla de pair avec une multiplication des opérations menées depuis «le dehors du monde»⁽³⁾ par ceux qui rêvaient à l'émergence d'une «autre Allemagne». Ce fut notamment le cas des Allemands qui s'étaient réfugiés en Suisse, l'un des rares pays d'Europe où les forces d'opposition aux contraintes mentales nées des cultures de guerre pouvaient préserver leur autonomie et assumer leurs qualités d'intellectuels (dans le sens originel du terme).

Limité au cours des premiers mois de guerre, le flux en provenance du *Reich* s'était intensifié de façon notable suite à la «contraction culturelle» qui avait accompagné les batailles de Verdun et de la Somme⁽⁴⁾. Les événements qui se bousculèrent en 1917 maintinrent à un haut niveau l'attraction que la Suisse exerçait sur les dissidents sans pour autant engendrer de nouveau pic migratoire. Si 1916 avait essentiellement été une année de reconfiguration relationnelle, 1917 se caractérisa par les initiatives qu'ils prirent pour faire entendre leurs voix. Lancer ou s'affilier à une revue fut le moyen auquel ils eurent le plus souvent recours. Dans une situation de grande précarité – c'est surtout vrai des plus jeunes –, ils constituaient des proies faciles pour la propagande de l'Entente. Celle-ci, persuadée que le moment était venu de lancer une vaste opération de démoralisation de l'adversaire, comprit d'ailleurs très vite les avantages qu'elle pourrait tirer d'une densification des liens qu'elle entretenait avec eux⁽⁵⁾. Passer à un stade supérieur de coopération était d'autant plus nécessaire qu'au même moment, l'Allemagne renforçait encore un peu plus son action propagandistique en Suisse, ne lançant pas moins de quatre nouvelles feuilles destinées à soutenir ses intérêts: *La Feuille*, *Paris-Genève*, *La Nation* et *L'Aube*. Parallèlement, elle infiltrait plusieurs revues de la gauche internationaliste (*demain*, *Les Tablettes*) au potentiel pour le moins prometteur à l'heure où la France, minée par l'échec de l'offensive Nivelle, traversait une grave dépression morale⁽⁶⁾.

2 Sur ces aspects, voir notamment: Jean-Jacques BECKER, Gerd KRUMEICH, *La Grande Guerre. Une histoire franco-allemande*, Paris, Tallandier, 2008, p. 119-128.

3 Pour reprendre le titre d'un ouvrage de Jean-Pierre MOREL, Wolfgang ASHOLT et Georges-Arthur GOLDSCHMIDT (*Dans le dehors du monde: exils d'écrivains et d'artistes au XX^e siècle*, Paris, PU de la Sorbonne, 2010).

4 À ce propos, voir les perspectives ouvertes par John HORNE, «Introduction», *Démobilisations culturelles après la Grande Guerre, 14-18 aujourd'hui. Today. Heute*, n° 5 (2002), p. 45-53.

5 Sur ce point, nous nous permettons de renvoyer à notre ouvrage: *L'émigration allemande en Suisse pendant la Grande Guerre*, préface de Nicolas Beaupré, Genève, Slatkine, 2015, p. 195-261.

6 Alexandre ELSIG, «La paix, rien que la paix? La propagande allemande et la dissidence pacifiste de Suisse romande (1916-1919)», in: Landry CHARRIER, Roland ROUDIL (éd.), *Centenaire d'«Au-dessus de la mêlée» de Romain Rolland. Regards sur un texte de combat*, Dijon, EUD, 2015, p. 143-160, ici p. 143-144. Sur la situation de la France au printemps 1917: BECKER/KRUMEICH, *La Grande Guerre* (note 2), p. 119-122.

C'est dans ce contexte de concurrence exacerbée que fut créée la *Freie Zeitung*, une feuille à scandales qui, en l'espace de quelques semaines, devint l'une des armes les plus efficaces de la propagande de l'Entente. Hans Schlieben (1862-1943), ancien consul d'Allemagne à Belgrade, en fut l'une des principales chevilles ouvrières.

Schlieben était arrivé en Suisse au début du mois de février 1916, alors que le *Bund Neues Vaterland*, société pacifiste dont il était membre depuis 1915, venait d'être muselé par les autorités du *Reich*. Très actif, tant sur le papier que sur le terrain, il y avait mis en place un groupuscule de forces républicaines rassemblant aussi bien des pacifistes proches des idées du BNV – Friedrich Wilhelm Foerster pour n'en citer qu'un – que des jusqu'au-boutistes connus pour la virulence avec laquelle ils défendaient la thèse de la culpabilité allemande, Richard Grelling notamment. Il n'est pas aisé de situer le moment où l'ancien diplomate « abjura » la modération dont il avait fait montre jusqu'alors et se convertit à une ligne dure. Déporté à Dachau en 1942, pour une raison qui tient certainement à son engagement des années 1915-1919, il n'a laissé aucune archive personnelle. Le journal d'Annette Kolb, un document ouvert en février 1917 et dans lequel la militante pacifiste consigna les faits dont elle fut témoin jusqu'à la fin du conflit, constitue dans cette perspective une source de première importance pour quiconque cherche à comprendre son cheminement. Schlieben que Kolb connaissait d'avant 1916 y apparaît en effet dès les premières pages, avec une fréquence pour le moins remarquable. D'abord réservée dans son appréciation du personnage, elle en dresse ensuite un portrait sans complaisance :

« Ici, Telramund [Schlieben] – avant la guerre, un intrigant mais à part cela, un homme peut-être tout à fait fréquentable – était devenu un calomniateur et un traître professionnel, et Ortrud [sa femme], autrefois une commère haineuse et rien d'autre, maintenant un rat prêt à mordre »⁽⁷⁾.

Le comte Harry Kessler, le responsable de la propagande culturelle allemande en Suisse, confirma le « verdict » de Kolb dans une note rédigée sensiblement au même moment :

« Ce renégat est animé d'une haine féroce contre l'Allemagne [...] et en plus de cela, il est aiguillonné par sa femme, une Française méchante ; c'est un intrigant invétéré et il est de méche avec tous les ennemis de l'Allemagne ; il traîne avec Roubakine, Haguenin, Grumbach, la colonie serbe »⁽⁸⁾.

Les commentaires de Kessler, très explicites quant aux relations multiscalaires que Schlieben était parvenu à (ré)activer depuis la Suisse, se prolongeaient par une brève allusion à un projet d'agence de presse dont l'ambition aurait été de collecter, rapporte ce dernier, « des informations des extrémistes révolutionnaires de tous les pays

7 « Hier war Telramund [Schlieben] – vor dem Kriege ein ränkespinnendes, sonst aber vielleicht ganz traitables Männchen – zum professionellen Verleumder und Verräter entartet, und Ortrud, einstens eine gehässige Klatschbase und weiter nichts, nunmehr zur angriffswütigen Ratte » (Annette KOLB, *Zarastro. Westliche Tage*, Berlin, S. Fischer, 1921, p. 33-34).

8 « Er ist von einem leidenschaftlichen Hass gegen Deutschland als Renegat [...] und wird noch von einer bösen französischen Frau angestachelt; ist unverbesserlicher Intrigant und steckt mit allen Feinden Deutschlands unter einer Decke; hängt mit Rubakin, Haguenin, Grumbach, der serbischen Kolonie zusammen » (Harry Graf KESSLER, *Das Tagebuch. Sechster Band 1916-1918*, Stuttgart, Klett-Cotta, 2008, p. 148 [Berne, 10 février 1917]).

(Radek-Sobelsohn, le groupe Longuet, etc.) »⁽⁹⁾. Forgé peu après l'annonce de la guerre sous-marine à outrance (31 janvier 1917), ce projet ne déboucha sur aucune réalisation concrète. En tant que tel, il a néanmoins ceci d'intéressant qu'il donne à voir l'impact que les événements eurent sur son engagement. Par ricochet, il permet de mieux appréhender la logique qui le détermina à lancer la *Freie Zeitung*.

2. Un milieu ouvertement défaitiste

Fondée le 14 avril 1917, la *Freie Zeitung* parut pendant près de trois ans à raison de deux numéros par semaine (mercredi, samedi). Imprimée d'abord chez Fritz Hagenmacher, à Laupen, elle fut très vite « rapatriée » dans le centre de Berne et prise en charge par les éditions de la *Freie Zeitung*, une maison spécialement créée pour en assurer la diffusion. Ce mode de fonctionnement, très efficace si l'on en croit le rayonnement dont la revue se prévalut après seulement trois mois d'exercice⁽¹⁰⁾, fut cependant interrompu au mois de février de l'année suivante. Dès lors, ce fut la *Schweizer Polygraphische Gesellschaft*, une société basée là encore à Laupen, qui se chargea de l'impression. On ne sait pas pourquoi cette coopération cessa au mois de juillet 1919. Toujours est-il que cette situation obligea Hans Schlieben à chercher une solution de repli et à réactiver les presses de la *Freie Zeitung*. La feuille y parut ensuite jusqu'au 27 mars 1920.

Publiée sous le couvert d'un rédacteur suisse – un subterfuge alors très répandu –, la revue était animée par un groupuscule constitué de jeunes intellectuels (Hugo Ball, Ernst Bloch) fortement influencés par la rhétorique schliebienne. Après que Hermann Fernau et Friedrich Wilhelm Foerster s'en furent distanciés, effrayés par la radicalisation de ses pratiques (automne 1917), ce sont eux qui, assistés de Richard Grelling, Karl Ludwig Krause, Hermann Rösemeier et d'Edward Stilgebauer, en déterminèrent la ligne. Si certains, arrivés dès 1915-1916, étaient déjà rompus à la dissidence, la majorité n'en avait cependant qu'une expérience limitée, voire inexistante.

Le milieu se structura autour de quelques convictions phares, radicalisées sous le coup des événements. Un extrait du programme publié dans le premier numéro nous permet de mettre au jour celles qui firent consensus au départ : « C'est une guerre contre l'autocratie et le despotisme, contre la royauté de droit divin et les méthodes de gouvernement dynastiques. Elle ne doit donc pas permettre de vaincre des peuples mais des systèmes de gouvernement qui ne correspondent plus à notre époque »⁽¹¹⁾. Proche, dans l'esprit, des revendications portées par une nébuleuse gravitant autour du pacifiste autrichien Alfred Hermann Fried, lui-même installé en Suisse depuis l'automne 1914, ce positionnement avait ceci de particulier qu'il se doublait d'une

9 « Die Informationen von den extrem-revolutionären Elementen aller Länder (Radek-Sobelsohn, Longuet Gruppe u.s.w.) » (*ibid.*).

10 Voir par exemple : Institut für Zeitgeschichte. Munich. Fonds Wilhelm Muehlton. ED 142/4, 713, lettre de Siegfried Streicher à Wilhelm Muehlton, Berne, juin 1917.

11 « Es ist ein Krieg gegen Autokratie und Despotismus, gegen Gottesgnadentum und dynastische Regierungsmethoden. Nicht Völker werden also in ihm besiegt werden, sondern Regierungssysteme, die nicht mehr in unsere Zeit passen » ([Anonyme], « Geleitwort », in : Hugo BALL [éd.], *Almanach der Freien Zeitung 1917-1918*, Berne, Der Freie Verlag, 1918, p. 3-5, ici p. 4 [article publié dans le numéro 1 du 14 avril 1917]).

déférence marquée envers la France. On ne compte pas les articles ou passages de la revue faisant l'éloge de la démocratie française. On ne compte pas non plus les contributions s'inscrivant dans la lignée des principes que la révolution de 1789, « le modèle de toutes les révolutions », avait imposés au monde⁽¹²⁾.

L'admiration que les collaborateurs de la *Freie Zeitung* vouaient à la France ne se limitait pas à ces seules références. Elle se manifestait également à travers de fréquentes allusions aux révolutions de 1830 et de 1848, deux soulèvements dont le pays avait été, si ce n'est le modèle, du moins le principal inspirateur. Mentionner ces événements était aussi un moyen de réactiver la mémoire de quelques-uns des plus éminents démocrates allemands – Georg Herwegh notamment –, et de s'approprier un passé dont ils aimaient à rappeler qu'il présentait nombre de points communs avec leur situation. 1848 avait néanmoins encore une autre signification. Aux yeux des membres de la revue, c'était en effet le moment où « l'Allemagne », passée sous influence prussienne, avait emprunté une « voie particulière » et commencé à pratiquer une politique agressive, à la base de multiples guerres d'annexions⁽¹³⁾. De cette logique, à rebours de celle décrite par la grande majorité des historiens allemands des années 1914-1945⁽¹⁴⁾, découlait la conviction que la violation de la neutralité belge et luxembourgeoise n'était rien d'autre que le prolongement d'une aspiration devant permettre au *Reich* d'élargir encore un peu plus sa sphère d'influence et, à terme, de mettre la main sur l'Europe⁽¹⁵⁾. La force de cette conviction était à la mesure de l'intransigeance des conclusions qu'ils en tirèrent. Pour extirper l'abcès qui gangrenait l'Allemagne⁽¹⁶⁾ et garantir la réussite de sa conversion politique, l'Entente n'avait pas d'autre choix que de mener la guerre « jusqu'au bout », c'est-à-dire jusqu'à la défaite des armées du *Reich*.

La France ne fut pas le seul point de focalisation des membres de la *Freie Zeitung*. Les États-Unis aussi, plus particulièrement Woodrow Wilson, constituèrent en effet pour la grande majorité d'entre eux une formidable source d'inspiration, un modèle auquel ils n'hésitèrent pas à se référer pour justifier certaines de leurs revendications. Cela fut surtout vrai des contributions consacrées aux droits des peuples à disposer d'eux-mêmes, une thématique traitée avec une intensité de plus en plus importante à mesure que la perspective d'une défaite allemande se précisait⁽¹⁷⁾. La question de l'Alsace-Lorraine occupa, elle aussi, une place centrale dans les sommaires de la revue. Sur ce point, ses collaborateurs adoptèrent, là encore, une posture proche des idées du

12 «Das Muster aller Revolutionen» (Edward STILGEBAUER, «Parallelen», *Die Freie Zeitung*, n° 3 [8 février 1919], p. 46-47, ici p. 46).

13 Voir par exemple: Ernst BLOCH, «Österreichs Zerfall – eine Lebensfrage deutscher Demokratie», in: *Kampf – nicht Krieg: politische Schriften 1917-1919*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1985, p. 371-375 (23 octobre 1918).

14 Sur le sujet, nous nous permettons de renvoyer à notre article: «La Revanche dans l'historiographie allemande de l'entre-deux-guerres (1919-1937)», *Vingtième Siècle*, n° 110 (avril-juin 2011), p. 59-66.

15 Par exemple: [Richard GRELLING], «Die Bedeutung der Schuldfrage», in: Hugo BALL (éd.), *Almanach der Freien Zeitung* (note 11), p. 15-26 (8 et 12 septembre 1917).

16 Nous reprenons ici la perspective d'Ernst Bloch («Kampf, nicht Krieg», in: *Kampf – nicht Krieg* [note 13], p. 315-317 [17 août 1918]).

17 Voir à ce titre les contributions rassemblées dans l'*Almanach der Freien Zeitung* (note 11), p. 133-162.

président américain, présentant la rétrocession des deux provinces comme une nécessité ou, pour reprendre la logique d'Ernst Bloch, comme une évidence⁽¹⁸⁾.

À partir de là, on comprend mieux la force des liens que la *Freie Zeitung* entretenait avec l'Entente de même que le soutien logistique et financier qu'elle lui apporta.

3. Aux mains de l'Entente

La question du financement de la *Freie Zeitung* a suscité de nombreuses spéculations aussi bien pendant la guerre qu'au cours des années qui suivirent le conflit, période « faste » pendant laquelle les critiques allemands rivalisèrent d'imagination pour dénoncer le rôle qu'elle avait joué dans la défaite des armées du *Reich*. Aujourd'hui encore, nombre d'incertitudes demeurent : la disparition des archives de la revue et le caractère souvent parcellaire, si ce n'est contradictoire, des sources à notre disposition en sont les principales explications.

Que la feuille ait pu en partie vivre des subsides qu'elle touchait au titre de ses abonnements est fort probable : le nombre d'abonnés dont elle disposait – 2 000 rien qu'aux États-Unis⁽¹⁹⁾ – de même que les courriers que ses rédacteurs adressèrent à des personnalités susceptibles de leur en procurer de nouveaux en est une preuve parmi d'autres. L'essentiel des fonds qu'elle percevait pour assurer l'impression des dizaines de milliers d'exemplaires que comptait chaque livraison, provenait cependant de l'Entente, des États-Unis pour l'essentiel. Plusieurs personnes et sociétés semblent ici avoir joué un rôle de premier plan.

La *Freie Zeitung* aurait en premier lieu bénéficié du soutien de George David Herron, un universitaire américain qui disposait de contacts tous azimuts et bénéficiait de la confiance de Woodrow Wilson. Marié à une Allemande répondant au nom de Horster – un nom qui revient souvent dans les archives –, Herron aurait fourni 60 000 francs à la revue au moment de son lancement. Il lui aurait ensuite alloué 8 à 9 000 francs par mois *via* une société américano-helvétique basée à Genève⁽²⁰⁾. Vira B. Whitehouse, la coordinatrice de la propagande américaine en Suisse, est également de ceux qui ont probablement joué un rôle de premier plan dans l'entreprise : impressionnée par l'engagement de Schlieben, en qui elle disait avoir « la plus grande confiance »⁽²¹⁾, elle semble avoir investi des sommes considérables dans la revue. Il est en outre tout à fait

18 Ernst BLOCH, « Schadet oder nützt Deutschland eine Niederlage seiner Militärs? », in : *Kampf – nicht Krieg* (note 13), p. 455-474. Brochure datée du mois de juin 1918.

19 Jean-Claude MONTANT, *La propagande extérieure de la France pendant la Première Guerre mondiale : l'exemple de quelques neutres européens*, Lille, ANRT, 1989, p. 1108.

20 Politisches Archiv des Auswärtigen Amtes (Berlin). RAV Bern 841, lettre de l'attaché militaire de la légation allemande de Berne à [?], Berne, 15 mars 1918. Voir également : Christophe SCHUWEY, « To get the Truth about America into Germany ». *La propagande américaine en Suisse durant la Première Guerre mondiale, 1917-1919*, Fribourg, mémoire de master, Fribourg, 2013, p. 38. Nous n'avons malheureusement pas pu consulter les papiers Herron. Nul doute qu'ils contiennent des informations à même de préciser la question. Pour un aperçu du fonds : <http://pdf.oac.cdlib.org/pdf/hover/herron.pdf>.

21 « The greatest confidence » (Foreign Relations of the United States 1917-1972. Public Diplomacy, World War I. Document 17. Lettre de Vira B. Whitehouse à George Creel, Berne, 24 février 1918, <https://history.state.gov/historicaldocuments/frus1917-72PubDip/d17#fn3>).

possible que des membres de la *Society of the Friends of German Democracy*⁽²²⁾, Otto Hermann Kahn et Frank Bohn pour n'en citer que deux, aient eux également soutenu la revue : les liens entre la société et la *Freie Zeitung* étaient suffisamment denses pour nous permettre de valider cette hypothèse⁽²³⁾.

Cela étant dit, doit-on en conclure que la France n'a pas participé à son financement ? Quand on sait le soutien qu'elle apportait déjà à quelques-unes des têtes pensantes de la revue, on en doutera fortement. En l'état actuel, rien ne permet toutefois de le démontrer.

Le rayonnement de la *Freie Zeitung* fut à la mesure des sommes dont elle disposait : considérable. Tirée à 9 000 exemplaires après trois mois, à 14 000 après six mois et à plus de 20 000 à la fin de l'année 1917, elle occupait une position de force dans le paysage éditorial suisse et faisait l'objet d'une attention suivie dans les pays de l'Entente. La revue avait également vocation à être diffusée en Allemagne, le point de mire de toutes ses critiques et polémiques. Le succès de l'entreprise doit ici beaucoup aux efforts déployés par le *Service de la propagande aérienne*, entité fondée à l'été 1915 et pilotée par deux hommes : le dessinateur Jean-Jacques Waltz, *alias* Hansi, et le germaniste Ernest Tonnelat⁽²⁴⁾. Trois méthodes furent utilisées pour répandre ses idées subversives.

Une première méthode consista à larguer certains de ses articles au-dessus des lignes ennemies, une technique déjà testée entre septembre 1870 et janvier 1871 et qui, grâce au développement que l'aviation avait connu depuis le début du siècle, prouva, pendant la guerre, sa redoutable efficacité. Les contributions choisies par le *Service de la propagande aérienne* étaient généralement adjointes à celles d'émigrés proches du *Kampf*, hebdomadaire socialiste révolutionnaire fondé en juillet 1915 par Carl Minster, déplacé aux Pays-Bas en avril 1917 et lui aussi subventionné par l'Entente⁽²⁵⁾. Cet assemblage hautement corrosif – les collaborateurs de la revue ne reculaient eux non plus devant aucune revendication⁽²⁶⁾ – était parfois complété par des passages extraits des brochures de Hermann Rösemeier et de Karl Ludwig Krause ainsi que par des articles émanant de la *Society of the Friends of German Democracy*. L'ensemble ainsi

22 Fondée à l'automne 1917, la *Society* était composée pour une large part de descendants d'Allemands qui avaient émigré après la révolution de 1848. Elle dépendait du *Committee on Public Information*, organisation de propagande mise en place par Woodrow Wilson le 13 avril 1917, au moment où les États-Unis étaient entrés dans le conflit (Alan AXELROD, *Selling the Great War. The Making of American Propaganda*, New York, Palgrave Macmillan, 2009, p. 183-184).

23 D'abord limité, le nombre d'articles que la *Society* fit parvenir à la revue s'intensifia de façon très sensible lorsqu'il fut établi que le moral des troupes et des populations allemandes, impacté par l'échec de l'offensive « Michael », connaissait un net infléchissement (printemps 1918).

24 Le *Service de la propagande aérienne* avait pour mission de répandre sur le front des proclamations et des tracts rédigés par des Allemands acquis à la cause de l'Entente. Il travaillait en étroite coopération avec les consulats et ambassades des pays neutres, point de passage privilégié pour la propagande terrestre en direction des puissances centrales (HANSI, ERNEST TONNELAT, *À travers les lignes ennemies. Trois années d'offensive contre le moral allemand*, Paris, Payot, 1922, p. 13-16).

25 Sur la revue, voir notamment : Kurt KOSZYK, « Das abenteuerliche Leben des sozialrevolutionären Agitators Carl Minster (1873-1942) », *Archiv für Sozialgeschichte*, n° 5 (1965), p. 193-225.

26 À titre d'exemple : [Anonyme], « Ein Volksbetrug », *Das freie deutsche Wort*, n° 18 (1917). Initialement publié dans *Der Kampf* (25 août 1917).

constitué ne représentait pas plus d'un feuillet, lui-même ensuite réutilisé pour garnir les quatre pages d'une revue qui existait depuis janvier 1917 – *Das freie deutsche Wort* – mais qui, dès lors, gagna notablement en consistance⁽²⁷⁾.

Le largage de ce « bréviaire du républicain allemand »⁽²⁸⁾ au-dessus des tranchées suscita de vives réactions de la part des autorités du *Reich* déjà chauffées à blanc par les efforts déployés par l'Entente pour infiltrer la *Freie Zeitung* et le *Kampf* en territoire allemand. En septembre 1918, alors que la propagande aérienne battait son plein – Clemenceau avait fait sauter tous les verrous bureaucratiques et dégagé les fonds nécessaires à son déploiement –, Hindenburg crut même nécessaire d'intervenir dans la presse afin de dénoncer ces campagnes de démoralisation et la dynamique qu'elles mettaient en branle, du front vers l'arrière et de l'arrière vers le front⁽²⁹⁾.

Un autre moyen plébiscité par l'Entente pour faire connaître la *Freie Zeitung* aux Allemands consista à la faire circuler dans les camps d'internés situés en Suisse, probablement sous couvert d'actions humanitaires, ainsi que dans les camps de prisonniers basés en France et en Grande-Bretagne. On ne sait malheureusement que très peu de choses de ces pratiques misant avant tout sur l'écho que ces « lecteurs à part » se feraient de la revue auprès de leurs proches. À l'exception de Jean-Claude Montant, Dieter Riesenberger et d'Alexandre Elsig, rares sont en effet les chercheurs à s'être penchés sur cette forme de propagande, vraisemblablement très répandue dans chacun des deux camps. Si le premier a insisté sur le rôle joué par l'ancien ministre de France près le gouvernement belge au Havre, Antony Klobukowski, l'homme de Clemenceau, une « énergie vivante de corps et d'esprit » – celui-ci, explique Montant, aurait, sitôt sa nomination au *Commissariat Général à l'Information* (mai 1918), fait augmenter le nombre d'exemplaires de la revue distribués dans les camps de prisonniers⁽³⁰⁾ –, le second s'est surtout attaché à mettre en avant les craintes que cette pratique suscita au sein de la légation allemande de Berne et les pressions qui en découlèrent⁽³¹⁾. Le troisième, quant à lui, a établi l'importance que ces « proies de choix », particulièrement réceptives au « défaitisme », revêtirent dans la stratégie propagandistique des deux camps et ce, dès le printemps 1917⁽³²⁾.

27 *Das freie deutsche Wort* faisait suite aux *Kriegsblätter für das deutsche Volk* qui, elles-mêmes, remplaçaient *Die Feldpost*, une feuille lancée en octobre 1915 par les services de Hansi et Tonnelat. Il ne fait aucun doute que certains membres de la *Freie Zeitung* aient collaboré à ces deux feuilles. Il en va de même des premiers numéros de *Das freie deutsche Wort*. On y reconnaît aisément la « griffe » de Hans Schlieben. Hermann Rösemeier y apparaît, lui, sous le pseudonyme (très explicite) qu'il utilisa ensuite dans la *Freie Zeitung*: Siegfried Balder.

28 HANSI/TONNELAT, *À travers les lignes ennemies* (note 24), p. 163-164.

29 *Ibid.*, p. 168-171 et p. 177-183.

30 J.-C. MONTANT, *La propagande extérieure de la France* (note 19), p. 329 (pour la citation) et p. 347. Cette mesure faisait suite à une réclamation de l'ambassadeur Paul Dutasta (Centre des archives diplomatiques de la Courneuve [= CAD]. Fonds Information – Presse – Propagande 1914-1940. Actions de propagande, 59/75, lettre de Paul-Arnaud Dutasta au MAE, Pontarlier, 19 avril 1918).

31 DIETER RIESENBERGER, « Deutsche Emigration und Schweizer Neutralität im Ersten Weltkrieg », *Schweizerische Zeitschrift für Geschichte*, n° 38 (1988), p. 127-150.

32 ALEXANDRE ELSIG, « Les shrapnels du mensonge ». *La Suisse face à la propagande allemande de la Grande Guerre*, Fribourg, thèse, 2014, p. 330-332.

Une troisième tactique mise en œuvre par l'Entente pour disséminer les idées de la *Freie Zeitung* consista à l'infiltrer par le biais de la contrebande terrestre. Plusieurs portes furent à ce titre utilisées : le Wurtemberg et le Bade dans le cas des flux provenant de Suisse ; la Westphalie et le Hanovre dans le cas de ceux émanant des Pays-Bas. Si le facteur géographique explique largement le succès des opérations menées à partir de l'un et l'autre des deux pays, il n'est cependant pas le seul à y avoir contribué. Dans le cas du Royaume du Wurtemberg et du Grand-Duché de Bade, trois autres éléments doivent être mis en avant :

- d'une part, la densité des relations commerciales que les deux États entretenaient avec la Suisse⁽³³⁾ ;
- d'autre part, la relative perméabilité de leurs populations aux actions mettant en doute le bien-fondé de la guerre⁽³⁴⁾ ;
- enfin, les possibilités offertes par le lac de Constance, un « axe » souvent emprunté par la contrebande de vivres et de vêtements et qui permet également la circulation de nombreux textes subversifs, la nuit de façon privilégiée. À cet endroit, Hansi et Tonnelat semblent avoir bénéficié du soutien de Leo Wulfsohn, un Suisse d'origine russe qui avait également des accointances avec les services américains de propagande⁽³⁵⁾.

Dans le cas de la Westphalie et du Hanovre, c'est surtout la longueur de la frontière que ces deux régions entretenaient avec les Pays-Bas (400 km) et le fait que celle-ci traversait des zones peu peuplées qui expliquent pourquoi l'Entente réussit à y introduire autant d'exemplaires, près de 2 000 par semaine selon Jean-Claude Montant. Si l'on y ajoute les quelque 2 500 exemplaires qui transitèrent de façon plus ou moins régulière par la frontière germano-suisse, on comprend aisément pourquoi les autorités allemandes se virent très vite obligées de prendre des mesures pour tenter, ou de la faire taire, ou d'en contrebalancer l'influence⁽³⁶⁾.

4. Une revue sous pression

Le caractère séditieux de la revue et les efforts que l'Entente déploya pour la faire connaître des populations allemandes l'exposèrent très tôt aux pressions des autorités helvétiques, elles-mêmes soumises à celles émanant du *Reich*.

Cédant aux instances de Gisbert von Romberg, le chef de la légation allemande de Berne, la police bernoise procéda dès le début du mois d'août 1917 à une perquisition des bureaux et de l'imprimerie de la *Freie Zeitung* ainsi qu'à la saisie de tout ce qui pouvait servir l'enquête. Cette démonstration de force – lancée sans en avoir

33 J.-C. MONTANT, *La propagande extérieure de la France* (note 19), p. 1228 ainsi que p. 1235-1236.

34 Cette perméabilité à la propagande ennemie était la conséquence d'une lassitude très tôt relevée par l'Ambassade de France à Berne. Sur le sujet : *Documents Diplomatiques Français. 1915*, sous la direction de Jean-Claude Montant, t. II : 26 mai-15 septembre, Bruxelles, PIE-Peter Lang, 2003, p. 372-374 (244 : lettre de Jean Baptiste Beau à Théophile Delcassé, Berne, 15 juillet 1915).

35 A. ELSIG, « *Les shrapnels du mensonge* » (note 32), p. 379.

36 J.-C. MONTANT, *La propagande extérieure de la France* (note 19), p. 1111 ; Martin KOROL, *Dada, Präexil und die Freie Zeitung – Ernst Bloch, Homo Ludens und Tänzer ; Hugo Ball, rastlos auf der Suche nach Heimat ; und ihre Frauen, Weggefährten und Gegner in der Schweiz 1916-1919*, Brème/Tartu/Sofia, 2001, http://elib.suub.uni-bremen.de/publications/dissertations/E-Diss174_Korol.pdf, p. 398-409.

préalablement référé au Conseil fédéral – faisait suite à la diffusion d'un numéro truqué de la *Frankfurter Zeitung*, d'abord en Suisse, ensuite en Allemagne. Le numéro en question contenait un article de Hermann Fernau emprunté à la *Freie Zeitung* et réfutant les arguments historiques et linguistiques sur lesquels le gouvernement impérial s'appuyait pour justifier l'annexion de l'Alsace-Lorraine. Dans la lignée des idées qu'il avait défendues dans *Gerade weil ich Deutscher bin*, Fernau y formulait également toute une série de critiques à l'encontre de l'empereur et du gouvernement, accusés d'avoir déclenché la guerre⁽³⁷⁾.

Le procureur général de la Confédération, Franz Stämpfli, était convaincu que la *Frankfurter Zeitung* avait été imprimée sur les presses de la *Freie Zeitung* et qu'il y avait là violation de la neutralité helvétique⁽³⁸⁾. Aussitôt montée en épingle par la presse romande⁽³⁹⁾, l'affaire suscita une telle indignation que Gustave Ador (Département politique fédéral) se crut obligé de faire valoir son autorité pour empêcher l'interdiction de la revue: «Pourquoi tout ce zèle déployé contre un journal qui peut, à juste titre, déplaire à l'Allemagne, alors qu'on n'a pas songé à agir de même vis-à-vis de beaucoup d'autres journaux qu'on pourrait tout aussi bien soupçonner de recevoir des subventions de l'étranger?», s'interrogeait Ador dans une adresse au Conseil fédéral. Et de conclure, attirant l'attention sur les dangers auxquels était exposée la Suisse: «Des mesures de ce genre peuvent avoir de graves conséquences politiques que le Conseil fédéral a le seul droit et devoir d'apprécier»⁽⁴⁰⁾.

L'intervention du «vieux lion genevois» fut une nouvelle fois décisive quand, alertée par la légation de Berne sur les pratiques de la *Freie Zeitung*, la *Commission fédérale de contrôle de la presse* tenta une nouvelle fois de la faire suspendre (février 1918). Là encore, il est fort probable qu'Ador ait réagi sous la pression des critiques émanant de France et des États-Unis⁽⁴¹⁾.

Dès le mois suivant, la *Freie Zeitung* fut l'objet d'un nouvel avertissement. L'affaire traîna néanmoins jusqu'au début août, moment où, poursuivie pour sa consommation excessive de papier, elle fut suspendue par les services d'Edmund Schulthess (Département de l'économie publique)⁽⁴²⁾. Cette décision, dans l'air depuis plusieurs semaines, faisait écho à un arrangement entre ce même Schulthess et Wilhelm von Vietsch, le directeur du *Kriegspresseamt*. En mai 1918, alors qu'il se trouvait à Berne pour y négocier une convention germano-suisse sur la livraison de charbon, von Vietsch en

37 Louis DUMUR, «L'affaire de la 'Freie Zeitung'», *Mercure de France*, n° 461/123 (1^{er} septembre 1917), p. 167-172, ici p. 169. Je remercie Nicolas Gex d'avoir attiré mon attention sur cet article. *Gerade weil ich Deutscher bin* parut en 1916 chez Orell Füssli (Zurich).

38 Archives fédérales. Berne. Erhebungen. Über die *Freie Zeitung*, E27/13777, rapport de Franz Stämpfli à Gustave Ador, Berne, 13 août 1917.

39 Le fonds ci-dessus mentionné contient d'ailleurs également de nombreuses coupures de presse rendant compte de l'émotion que l'affaire suscita en France ainsi qu'aux États-Unis.

40 Dans le même fonds: lettre de Gustave Ador au Conseil fédéral, Berne, 15 août 1917; procès-verbal de la séance du Conseil fédéral du 20 août 1917. Voir également: Gustave ADOR, *Lettres à sa fille Germaine et à son gendre Frédéric Barbey*, t. 2, Genève, Slatkine, 2009, p. 698 (lettre de Gustave Ador à Germaine Ador, Berne, 11 août 1917).

41 D. RIESENBERGER, «Deutsche Emigration und Schweizer Neutralität» (note 31), p. 142.

42 Archives fédérales. Berne. Erhebungen. Über die *Freie Zeitung*, E27/13777, Maßnahmen gegen «Die Freie Zeitung»..

avait profité pour discuter du cas de la *Freie Zeitung* et tenter de la faire supprimer. Le chef du DEP et lui seraient alors tombés d'accord pour suspendre trois feuilles pro-allemandes – *L'Indépendance helvétique* notamment –, parallèlement à l'interdiction de la *Freie Zeitung*⁽⁴³⁾. La presse romande, attisée par la France, réagit aussitôt à ce qu'elle présentait comme une entrave à la liberté d'expression. Il fallut néanmoins que Paul Dutasta intervienne personnellement auprès de Hans Sulzer, le ministre de Suisse à Washington, de passage à Berne, pour que les poursuites soient abandonnées. Un télégramme de l'ambassadeur donne à voir la façon dont les choses se seraient passées. Le document en question a aussi ceci d'intéressant qu'il fait apparaître la facilité avec laquelle l'Entente put abuser de sa position de force et obliger la Suisse, pays dépendant aux 2/5 des matières premières en provenance de l'étranger⁽⁴⁴⁾, à revenir sur des décisions nuisant à ses intérêts :

« M. Sulzer (déclara) à M. Schulthess que la suppression de la *Freie Zeitung* produirait à Washington une telle impression que les négociations qui vont s'y ouvrir sous sa direction en seraient certainement influencées de la plus fâcheuse manière. M. Schulthess fut si frappé par le langage de M. Sulzer qu'il crut prudent de capituler aussitôt. Il promit que non seulement le journal ne serait pas suspendu mais qu'il ne serait pas inquiété jusqu'à la fin de la guerre. Une amende lui serait simplement infligée afin de sauver la face. [...] »⁽⁴⁵⁾.

Les États-Unis eurent vraisemblablement recours à des pratiques similaires quand le Conseil fédéral – sommé par l'Allemagne de prendre des mesures fortes – voulut faire expulser Hermann Rösemeier (novembre 1918), l'une des têtes pensantes de la revue, un personnage haut en couleur et qui était convaincu qu'il était promis à de grandes responsabilités⁽⁴⁶⁾. Dans le récit qu'elle fit après la guerre des années qu'elle avait passées en Suisse, Vira B. Whitehouse n'indique certes pas la méthode qu'elle utilisa pour faire plier les autorités helvétiques. Tout laisse néanmoins à penser qu'elle aussi n'hésita pas à menacer le pays de représailles économiques si Rösemeier venait effectivement à être expulsé⁽⁴⁷⁾.

Ces quelques exemples en disent long sur l'importance que la *Freie Zeitung* occupait dans la stratégie propagandistique de l'Entente en même temps qu'ils nous en apprennent beaucoup sur les craintes qu'elle suscitait du côté des puissances centrales. Par ricochet, ils permettent de prendre la mesure des pressions qui furent exercées sur la Suisse ainsi que des tensions qui parcoururent le Conseil fédéral, notamment

43 J.-C. MONTANT, *La propagande extérieure de la France* (note 19), p. 1112-1114.

44 Hans Ulrich JOST, « Origines, interprétations et usages de la 'neutralité helvétique' », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, n° 93 (2011), p. 5-12, ici p. 9.

45 CAD. Fonds Information – Presse – Propagande 1914-1940. Actions de propagande, 59/149-151, télégramme de Paul-Henri Dutasta au MAE, Berne, 22 août 1918.

46 Rösemeier était tombé très tôt, avant même le lancement de la *Freie Zeitung*, dans le viseur de la *Commission fédérale de contrôle de la presse*. De nombreux documents du dossier E27/13777 des Archives fédérales de Berne en témoignent. Sur ce personnage singulier, nous nous permettons de renvoyer à notre livre : *L'émigration allemande en Suisse* (note 5), p. 213-219. Consulter également les nombreuses coupures de presse du dossier RAV Bern 841 du *Politisches Archiv des Auswärtigen Amtes* (Berlin). La plupart porte sur la question de son expulsion. Nous remercions Martin Kroeger pour son aide logistique lors de la recherche de ces archives.

47 Voir notamment : Georg HUBER, *Die französische Propaganda im Weltkrieg gegen Deutschland 1914 bis 1918*, Munich, Pfeiffer-Verlag, 1928, p. 67.

lorsque Gustave Ador – contre qui la presse allemande et ses relais suisses avaient mené une campagne acharnée⁽⁴⁸⁾ – fut élu au gouvernement (26 juin 1917).

Conclusion

Notre article se proposait de mettre au jour la place que la *Freie Zeitung* occupa dans la stratégie propagandistique de l'Entente (1917-1918). Lancée à une époque où « le papier, l'imprimé, [était] aussi nécessaire que les munitions »⁽⁴⁹⁾, la revue était animée par un groupuscule d'Allemands venus d'horizons souvent très différents mais qui avaient ceci en commun qu'ils partageaient la même haine du prussianisme et des Hohenzollern. La France et les États-Unis, à la recherche d'alliés à même de soutenir leurs intérêts, furent prompts à leur procurer l'aide dont ils avaient besoin pour répandre leurs idées non pas seulement en Suisse – champ de confrontations privilégié des propagandes belligérantes –, mais aussi en Allemagne, là où elles pouvaient avoir l'effet le plus immédiat. Ce soutien se déclina à un double niveau : financier d'abord, logistique ensuite. Les autorités du *Reich* prirent très vite la mesure du danger que la feuille représentait. Les efforts qu'elles déployèrent à partir de l'été 1917 pour obtenir du Conseil fédéral qu'il en interdise la publication restèrent néanmoins lettre morte. Habitée à ce genre de pratiques, du reste très répandues dans chacun des deux camps, l'Entente sut faire valoir des arguments de poids pour obliger la Suisse à ne pas obtempérer et obtenir le maintien d'une revue devenue, très vite, l'une des armes les plus efficaces de sa propagande.

Résumé

Notre contribution se propose d'analyser la place que la Freie Zeitung (1917-1920) occupa dans la stratégie propagandistique de l'Entente. Publiée depuis Berne par un groupuscule de dissidents allemands, la revue bénéficia du soutien de la France et des États-Unis. Très vite, elle s'attira les foudres des autorités du Reich. Les efforts que celles-ci déployèrent pour obtenir du Conseil fédéral qu'il en interdise la publication restèrent néanmoins lettre morte. Habitée à ce genre de pratiques, l'Entente sut faire valoir des arguments de poids pour obtenir le maintien d'une revue devenue, dès 1917, l'une des armes les plus efficaces de sa propagande.

Zusammenfassung

Unser Aufsatz analysiert die Rolle, die Die Freie Zeitung (1917-1920) für die propagandistische Strategie der Entente spielte. Das Blatt, das in Bern erschien und von einer Gruppierung deutscher Opponenten geleitet wurde, erfreute sich von Anfang an der Unterstützung Frankreichs und der Vereinigten Staaten. Auf Grund seiner ideologischen Ausrichtung wurde es schnell zur Zielscheibe von Angriffen aus dem Deutschen Reich. Die Initiativen, die das Reich ergriff, um den Bundesrat dazu zu bewegen, es zu verbieten, blieben aber erfolglos. Die Entente, die solche „Tricks“ mittlerweile gewohnt

48 A. ELSIG, « Les shrapnels du mensonge » (note 32), p. 388.

49 Gonzague DE REYNOLD, « L'indépendance intellectuelle de la Suisse », *Annales fribourgeoises*, n° 5 (septembre-octobre 1916), p. 195-196.

war, wusste sich überzeugend durchzusetzen. Die Freie Zeitung konnte bis zum Ende des Krieges bzw. bis 1920 erscheinen. Bereits ab 1917 war sie zu einem der effizientesten Instrumente der Propaganda der Entente geworden.

Abstract

This paper sets out to analyse the place that the Freie Zeitung had in the propaganda strategy of the Entente. The journal was published in Berne by a small group of German dissidents and benefited from the support of France and the United States. But it wasn't long before it angered the Reich. However the efforts the authorities made to get the Federal Council to forbid its publication were fruitless. The Entente, being used to these practices, knew what arguments to put forward for the journal to continue to be published, especially as it had become one of its most effective propaganda weapons.